

FIE LES CODES

PORTRAIT DE DAVID WALSH EN DIABLE DE TASMANIE

PAR JOËLLE KUNTZ

■ Dans l'espace baptisé «le vide» réservé aux hésitations des visiteurs entre le bar et les salles d'exposition, un œuf façon Fabergé contient les cendres de Thomas Walsh, père de David. C'est le début d'une biographie. Walsh junior se croit né du viol de sa mère par son père qui aurait forcé le lit conjugal après qu'un curé de famille l'a interdit pour cause d'invalidité du mariage. La suite a pris la forme d'un garçon joueur qui a mis le hasard et le risque au cœur de son système d'incertitudes. Il était fort en maths. Il a inventé des algorithmes pour s'assurer au black jack. Il s'est associé à des copains pour en faire un modèle, puis une entreprise. Pour l'instant, il gagne dans les casinos et sur les places de paris avec une armée de mathématiciens et d'ingénieurs qui améliorent sans relâche les algorithmes gagnants de ses débuts. Il est célèbre, riche et acharné à le rester – «le jeu fait partie de ma vie et c'est très lucratif». Mais demain? La possibilité de l'échec est toujours là, et avec elle la nécessité de changer d'optique.

C'est la première chose qu'il nous dit quand il nous reçoit, bourru, sous le ventilateur bruyant de la cave à vin du Mona: «Vous venez me voir parce que j'ai réussi, et je dois vous expliquer ce que je pense maintenant. Plus tard, ce sera peut-être différent. Il y a cinq ans, c'était autrement.» Rien n'est jamais sûr avec David Walsh, ni la victoire d'un cheval sur lequel il mise, ni la pérennité d'un musée dans lequel il engouffre sa fortune et sa réputation. L'incertitude est sa raison d'être de joueur, de collectionneur, d'esthète. Le monde comme il le voit est le résultat inséparable des entreprises réussies et ratées, le succès naissant de l'échec et y retournant aussi bien. Le Mona veut en être le récit, «une philosophie de l'humanité» dans laquelle l'art est l'immémoriale expression des désirs.

ACHETER LA MORT

L'envers selon Walsh des musées d'art «conçus pour édifier et intimider». Son but est au contraire d'explorer le doute. «On n'apprend pas beaucoup d'un tableau accroché au mur dont tout le monde admet qu'il est beau.» Mais sur des œuvres venues de nulle part, on est obligé de se faire ses propres réflexions, hors catalogue ou préche. «J'ai appris à faire semblant d'être sociable et à parler aux journalistes», a-t-il un jour confié. L'effort était évident dans les quarante minutes qu'il nous a accordées avant de se libérer au bras de sa femme pour le déjeuner: il souffre d'avoir à exprimer avec des paroles finies des considérations qui ne sont pour lui que des tentatives de pensée ou d'action. On l'enferme en posant noir sur blanc des «propos recueillis». Compagnon du hasard, il redoute de se laisser attraper par des formulations qui ne laissent plus de place au changement. Ses propres textes, dans les catalogues, sont toujours ouverts, comme des suites d'hypothèses à vérifier.

De subversif notoire, David Walsh n'en est pas moins devenu notable. La notoriété est un piège. Pour ne pas avoir à la subir, il la vit comme un jeu. En 2009, renouant avec la vieille pratique des tontines en usage chez les investisseurs du XIXe siècle, il a acheté la vie de Christian Boltanski: contre une somme mensuelle convenue, le plasticien français acceptait de laisser des caméras enregistrer et transmettre au Mona toutes ses activités dans son studio parisien et ce jusqu'à sa mort. Il avait alors



David Walsh, un subversif notoire devenu directeur d'institution culturelle. «J'ai appris à faire semblant d'être sociable», dit-il. (ANDRÉS SERRANO)

65 ans. Walsh pariait qu'il n'avait plus que huit ans à vivre. Si Boltanski mourait dans ce délai, Walsh se rendait propriétaire d'une «œuvre» de grande valeur, *The Life of C.B.* S'il mourait après, l'investisseur devrait l'acheter au prix de la rente des mois et années de survie. Boltanski a survécu. Walsh paie pour que les caméras recueillent ses jours et si possible, sa mort. Le jeu est macabre mais l'artiste l'a accepté. «Walsh voulait m'acheter une œuvre, a-t-il expliqué à un journal australien. Je l'ai trouvé bizarre mais intelligent. J'ai voulu jouer avec lui. Il prétendait ne jamais perdre ses paris. Seul le diable peut gagner un pari sur la mort. Walsh est le diable de Tasmanie.»

LA DANSE DU SANG

La mort, le sexe, le risque forment son univers mental. Il l'expose dans une grande fantaisie d'images, d'expériences sociales et de musique – il a créé deux festivals très courts à Hobart, en été et en hiver. Lors du dernier, autour du solstice austral, une performance du cofondateur de l'actionnisme viennois, Hermann Nitsch, a provoqué le genre de scandale dont Walsh attend l'éclosion de nouvelles perceptions. Un taureau, tué à l'abattoir local, a été amené sur la pelouse du festival avec ses 500 litres de sang et, pendant trois heures, danseurs et musiciens ont accompli leur jeu dans la viande et le sang. Quoi voir? Quoi penser? Quoi dire? La Société royale de prévention de la cruauté contre les animaux s'est insurgée, une limite avait été franchie. Une pétition a circulé. En végétarien assumé quoique non missionnaire, Walsh a répondu en s'étonnant de l'hypocrisie morale des défenseurs de la baleine de Minke qui continuent de manger du lard.

Hermann Nitsch a commencé ses tableaux orgiaques en 1962. L'année de la naissance de Walsh. Un hasard bien sûr. David Walsh s'amuse à interloquer les autres. Quand on lui demande ce que ça lui fait d'avoir créé ce musée-là, aux antipodes de la tradition moderne, il dit: «Je suis un catholique, athée mais quand même catholique. J'ai la culpabilité. Jouer ne produit rien. C'est seulement la monnaie qui change de main. Les joueurs qui gagnent finissent avec de l'argent, mais ils n'ont rien fait d'autre. Moi, je suis concerné par ma communauté. Je partage avec elle, tel que je suis.»

Le Mona, première attraction touristique de Tasmanie, dépasse maintenant le succès du site de Port-Arthur, l'atroce pénitencier de l'Empire britannique que les voyageurs visitent pour s'entendre raconter la souffrance et la mort des prisonniers par des guides qui forcent à plaisir sur l'horreur. ■

Sur le toit du musée, une installation de l'artiste américain James Turrell. (MONA/ RÉMI CHAUVIN)



Quatre tableaux signés Heide Hatry et visibles dans la Moorilla Gallery du Mona. (MONA/ RÉMI CHAUVIN)



Takashi Murakami, «My Lonesome Cowboy», 1998. (VANHAERENTS ART COLLECTION, BRUXELLES/PHOTO: MONA/ RÉMI CHAUVIN)



Vue d'un des spectaculaires espaces de circulation intérieure du musée. (MONA/ RÉMI CHAUVIN)

